

Pour le grand public, Hrair peint des chevaux, des icônes, des licornes ou des villes englouties. Hrair, c'est d'abord l'art du somptueux. Longtemps, ses toiles ont brillé des mille feux des liturgies d'Orient, des turquoises et des ors de l'Islam, et l'on a pu qualifier sa peinture d'ornementale...

Il ne s'en défend pas.

«Il y a toujours en moi un enfant qui s'émerveille» dit-il. Et malgré une technique époustouflante, il reste toujours quelque chose de naïf dans sa joie de créer. D'abord dans cette envie de faire du «beau». De ce beau heureux, qui s'impose au premier regard sans chercher à se faire comprendre. Parce qu'il a le mystère des légendes oubliées, et le faste des cérémonies religieuses et parce que dans l'éclat des ors et des couleurs, tout semble tellement évident...

C'est cela, l'ornement pour Hrair; ce paradoxe qui cache et dévoile en même temps. Ces montagnes de perles qui couvrent la nudité des femmes, ces parures qui dénoient la nuque et le sein... Et les chevaux de Hrair ont le harnais des grands jours, parce qu'une toile, c'est un peu un événement.

Sodome, Gomorrhe, Beyrouth

Et parce que le cheval est aussi le plus noble conquête du rêve, il le peint au ralenti, dans des grâces aquatiques où les crinières s'étalent pour dessiner le vent. Cheval, hippocampe, licorne... chimères de toute façon. Bestiaire fantastique pour dire la nature telle qu'on ne la voit pas. Aussi vrai qu'il suffit parfois d'un regard ou du regard d'un seul pour redonner aux choses et aux êtres une chance d'absolu. Sodome, Gomorrhe ou Beyrouth, les villes de Hrair se délient et s'effacent dans le blanc des pages ou se noient dans leur propre structure. Seule la vision du peintre les maintient encore en surface, fragile mirage de terres promises dont l'élu n'atteint jamais que le seuil.

Des femmes, des icônes, des chimères, des villes, des chevaux, des chevaux, des chevaux... Les thèmes de Hrair ont toujours été prétextes à mille variations, avec pour constante l'éclat des couleurs, la grâce de l'arabesque et le faste de la composition.

La sobriété paisible

Mais ce torubillon s'éloigne déjà, et les toiles de Hrair ont aujourd'hui la sobriété paisible du noctambule assagi. Pour la première fois, ce peintre de l'imaginaire se met aux intérieurs. Comme si ces perspectives de murs et de parquets vers des fenêtres ouvertes sur le vide n'étaient, après l'orgie des ornements, que le luxe dans sa forme suprême: la paix enfin d'un chez-soi. Les panthères de naguère, prisonnières des calligraphies et des canons esthétiques, ont brisé leurs carcans et s'étalent de toute leur grâce féline sur le vide des toiles, avec des regards conquérants.

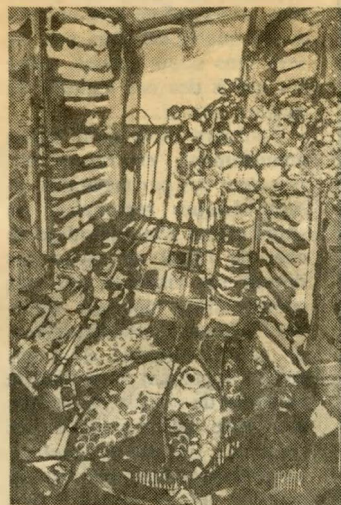
Et si les couleurs sont à la limite de la sobriété, c'est désormais la lumière qui reprend le dessus. Magnolias blancs dans la fumée des terres de Siene; ils n'ont pas l'audace de l'or, ni la fatuité des turquoises ou l'affectation des gammes orangées. Seulement la suprême simplicité des choses à leur premier matin. Magnolias blancs parce que la couleur est un échec de la lumière et que la vérité refuse les nuances.

Hrair est aujourd'hui un peintre du réel... Ou alors ses rêves sont devenus réalité.

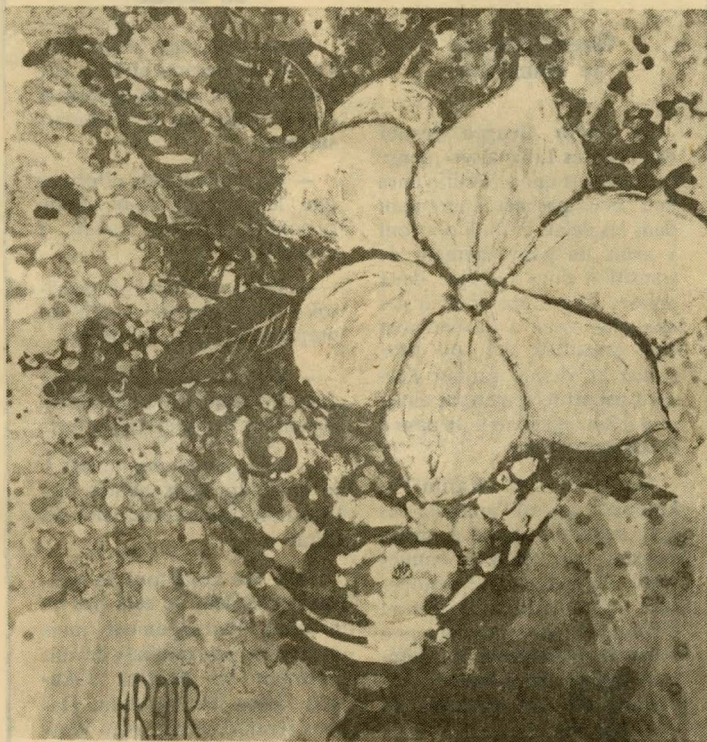
FIN ABOU DIB



Eternel éphémère.



Fenêtres.



Magnolia: la splendeur des amours divines.



Langoureux et suffisant.